
Pour une autre histoire de la *Volkskunde*

Jean-Louis Georget



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ifha/368>

DOI : 10.4000/ifha.368

ISSN : 2198-8943

Éditeur

IFRA - Institut franco-allemand (sciences historiques et sociales)

Édition imprimée

Date de publication : 30 septembre 2009

Pagination : 235-253

ISSN : 2190-0078

Référence électronique

Jean-Louis Georget, « Pour une autre histoire de la *Volkskunde* », *Revue de l'IFHA* [En ligne], 1 | 2009, mis en ligne le 07 février 2013, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ifha/368> ; DOI : 10.4000/ifha.368

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

©IFHA

Pour une autre histoire de la Volkskunde

Jean-Louis Georget

Contradictions et ruptures dans la narration disciplinaire

- 1 Pendant longtemps, la *Volkskunde* ou ethnologie allemande a été considérée comme une science mineure et tardive, qui peinait à se distinguer de la nébuleuse des sciences de la culture (*Kulturwissenschaften*) nées à la fin du XIXe siècle sous l'impulsion de la création de l'Empire allemand et des bouleversements tectoniques qu'engendra ce dernier dans le domaine universitaire. Il lui fut difficile de tenir sa place en dehors d'une Université en plein renouveau qualitatif dont le bouillonnement intellectuel laissait pourtant la place aux innovations les plus inédites¹. La période était toutefois marquée par la poussée forte de deux courants de pensée décisifs qu'étaient l'histoire dominée par la tradition prussienne, héritière en crise d'une tradition de penseurs prestigieux et dont l'influence dans le sillage de Droysen s'était étendue jusqu'au Japon², et les philosophies vitalistes du tournant du siècle, incarnées populairement par F. Nietzsche, prônant l'idée holiste selon laquelle la vie était une catégorie théorique et normative permettant d'appréhender la réalité³. Pourtant, malgré ces débuts difficiles, elle devait être intronisée officiellement discipline universitaire dans les années vingt du siècle suivant, à Prague, sur les anciennes marges de l'Empire, lorsque qu'Adolf Hauffen, Allemand des Sudètes, obtint une chaire dont l'intitulé se rapportait explicitement à l'ethnologie allemande.
- 2 L'absence de reconnaissance institutionnelle n'empêcha cependant pas la discipline de prospérer au sein d'une myriade d'associations à partir de la seconde moitié du XIXe siècle, portées par un zèle et un enthousiasme contagieux : leur percée fut sans doute décisive pour l'avenir de la recherche ethnographique. Karl Weinhold (1823-1890) avait fondé en 1890 la première association berlinoise pour la *Volkskunde*. En 1894 suivirent celles de Silésie et de Bavière, en 1896 l'association suisse du même nom, en 1897 les associations saxonnes et hessoises, en 1902 l'association basse-allemande et en 1904 les

associations badoise, rhénane et westphalienne. Le terme avait d'ailleurs commencé à timidement entrer dans les dictionnaires savants au crépuscule du XIXe siècle⁴, vers 1887, après avoir connu quelques occurrences polysémiques au XVIIIe siècle, à une époque où le mot *Volk* avait connu un réel engouement et donné lieu à foison de nouveaux termes composés⁵.

- 3 Paradoxalement, c'est au moment où la Volkskunde accéda enfin au statut de discipline reconnue qu'elle se désintéressa en grande partie de sa propre généalogie. Si elle ne se pencha que peu sur son histoire, elle s'adonna, sans réussir à le formaliser vraiment, à l'élaboration de son nouvel espace. La seule réelle tentative notoire fut celle de Hans Naumann, qui provoqua dix ans de débats, mais dont l'objectif était plus programmatique que rétrospectif⁶. Il s'agit sans doute du moment symbolique où la *Volkskunde* échoua dans son rapprochement avec les ethnologies occidentales avant de prendre le tournant qui devait la conduire vers une pensée clairement organiciste qui n'était pas programmée de prime abord. Le contexte généralisé de défaite qui caractérisait l'Université et la société allemandes générant une demande de vision synthétique et globalisante des sciences qui s'adossait sans doute à des concepts largement banalisés et répandus, qui formaient la colonne vertébrale de la « révolution conservatrice⁷ », marquée du sceau de l'an historicité. L'histoire, la philologie et la *Volkskunde* se prêtaient sans doute mieux à cette évolution, avec toutes les nuances qu'une telle assertion impose, que les sciences sociales plus récentes comme la sociologie ou les prémisses de la science politique, qui s'organisait à Berlin dans les cercles d'Otto Suhr, et qui furent rapidement réduites au silence. La période nazie n'eut que mépris pour toute épistémologie puisqu'elle déterminait le contenu et le cadre historique des disciplines retenues comme aryennes. La *Volkskunde* devint alors l'une des vitrines du régime dans le complexe très hiérarchisé des sciences organicistes, depuis la tristement célèbre *Ostforschung* jusqu'à la *Westforschung* de l'Université de Bonn⁸.
- 4 Après la guerre, la chape de plomb qui s'était abattue sur l'ethnologie allemande ne fut que peu perturbée par le débat qui eut lieu dans les années 1950 entre Will-Erich Peuckert et Heinz Maus⁹, qui avait réclamé dans un réquisitoire peu amène pour la plupart des ethnologues allemands une disparition pure et simple de la discipline. Il fallut attendre H. Bausinger et son élève W. Emmerich pour que fût rédigée en 1968 la thèse qui allait ébranler et remettre en question les fondements mêmes du postulat de l'histoire de la *Volkskunde*, affirmant qu'elle avait, dès son émergence, contenu les germes de ses dérives ultérieures¹⁰. Mais cette période d'investigation faste eut aussi pour effet rétroactif de recentrer l'histoire de l'ethnologie allemande sur son passé nazi et de débattre pendant plusieurs années de ce sujet dans ses aspects les plus divers. L'autre histoire, celle de son émergence, ne fut alors abordée que de façon impressionniste et sporadique et souvent dans une mise en abyme par rapport au premier cadre tracé.

Les premières histoires de la *Volkskunde* et les questionnements qui leur sont afférents

- 5 Les premières approches épistémologiques de l'ethnologie allemande à la fin du XIXe siècle ont fixé des jalons qui n'ont jamais été réellement remis en question dans les périodes ultérieures. Les amateurs éclairés avaient placé leur discipline sous un double parrainage. La germanistique telle qu'on la concevait à partir de 1830 et qui n'était pas à proprement parler une discipline d'obédience uniquement philologique était l'une

matrices dans laquelle se reconnaissaient les « ethnologues »¹¹. L'héritage du grand mouvement anthropologique des Lumières, sur lequel s'était développée l'ethnologie à la fin du XIXe siècle dans le sillage des colonisations européennes, était l'autre volet auquel ils se rattachaient. La nature de cette seconde filiation était plus ambiguë que la première. Elle permettait toutefois de faire une distinction linguistique claire entre l'ethnologie allemande appliquée aux autres peuples (*Völkerkunde*), représentée par A. Bastian et son musée de l'humanité¹², et l'ethnologie ayant d'abord pour objet la question de l'identité germanique (*Volkskunde*), dont les ancêtres étaient plus diversifiés en fonction des auteurs. Parfois, comme dans la *Zeitschrift für Völkerpsychologie und Sprachgeschichte*, les deux réseaux pouvaient se confondre, même si les disciplines étaient parfaitement distinctes¹³. L'anthropologue américain George Stocking a parlé pour la *Völkerkunde* de discipline ayant trait à la construction de l'empire (*empire building*) tandis que la *Volkskunde* ne devait être conçue que dans le cadre de la fondation de la nation (*nation building*)¹⁴.

- 6 La démarche était délicate pour les amateurs passionnés qu'étaient les premiers ethnologues. Il s'agissait moins de rationaliser un corpus en lui donnant un fil directeur que de le constituer de part en part en y incluant les auteurs qui pouvaient paraître nécessaires à la légitimation de l'ethnologie allemande¹⁵. L'établissement d'une démarche heuristique semblait moins utile à ses promoteurs que la constitution d'une généalogie disciplinaire indiscutable, ce qui fut d'ailleurs reproché plus tard à la *Volkskunde* et ne fut jamais comblé. Mais la contradiction était patente : le choix des ancêtres dépendait de l'orientation prise par une discipline donnée. Or, pour s'inscrire dans une visibilité disciplinaire identifiable, les *Volkskundler* avaient souligné la prééminence littéraire de la leur. Cette assertion provenait de l'origine des premiers amateurs éclairés, souvent issus, à l'exemple du premier d'entre eux, Karl Weinhold, du milieu des germanistes. Mais la germanistique était elle-même en proie à de redoutables interrogations quant à son essence et au périmètre qu'elle se devait d'investir¹⁶. La multiplication des discussions, des cercles et des revues ethnologiques reflétait les débats de la discipline mère : histoire, droit, linguistique et même philosophie y occupaient une place de plus en plus prépondérante. Cette situation nuancée se reflétait dans les travaux des premiers historiens de la *Volkskunde* pour circonscrire dans leur diversité les différents courants de pensée ayant conduit à la création de la nouvelle discipline.
- 7 Ainsi, en 1893, R. M. Meyer évoqua-t-il dans « Les débuts de la Volkskunde allemande¹⁷ », premier essai consacré à l'histoire de la discipline, le rôle des auteurs classiques pour préparer le terrain des futurs *Volkskundler* allemands. Il soulignait le continuum avéré entre l'Antiquité et l'époque du Saint-Empire romain germanique, faisant allusion au caractère scientifique de l'œuvre de Ludwig Uhland et de W. H. Riehl pour accréditer l'idée d'un ancrage ancien de la discipline dans le paysage scientifique germanique. Pourtant, cette opinion était loin de faire l'unanimité. Un autre groupe de scientifiques contestait cet ordre des choses et considérait que, bien loin d'avoir acquis ses lettres de noblesse, la *Volkskunde* était encore une science jeune.
- 8 Pour Edouard Veckenstedt¹⁸, l'histoire de l'écriture et de la collecte des contes, qu'il faisait remonter à 1550, tout comme la mythologie et la psychologie des peuples, avait préfiguré la future ethnologie allemande sans toutefois en revêtir les atours. D'autres, tels Eugen Mogk¹⁹ ou Adolf Hauffen²⁰, adjoignirent précocement aux frères Grimm la figure prégnante de Johann Gottfried Herder. Pourtant, les avis divergeaient sur la continuité postulée ou réelle de leur discipline. Si Eugen Mogk constatait des étapes progressives

dans le développement de la discipline depuis Jakob Grimm jusqu'à son époque, faites de ruptures ou d'avancées aussi soudaines que sporadiques, Adolf Hauffen soulignait quant à lui sa cohérence épistémologique depuis Herder jusqu'à Richard Wossidlo. Tous s'accordaient pourtant pour voir le tournant du siècle comme le début du développement scientifique de la *Volkskunde*. La divergence des opinions reflétait avant tout la confusion au sein d'une discipline peu structurée, où s'entremêlaient la recherche de scientificité et de reconnaissance, des comportements relevant plus ou moins directement de l'ethnologie des collectionneurs et les conséquences de l'intérêt du public pour ces questions.

L'histoire présentée ouvre plus de questions qu'elle n'en résout

- 9 Mais cette approche historique diachronique telle qu'elle s'était réalisée au tournant du vingtième siècle et qui s'apparentait à un compendium d'opinions différentes reposant sur la conviction de leurs auteurs laissait dans l'ombre nombre de questions fondamentales, notamment celle de l'impulsion initiale qui tissait le lien entre toutes les époques. Quel était le lien généalogique entre les différents auteurs invoqués ? En quoi ces histoires rendaient-elles compte de manière pertinente du programme qu'avait assigné K. Weinhold à sa discipline dans le célèbre texte sur les buts de la *Volkskunde* : « La *Volkskunde* se distingue (...) de l'anthropologie ou science de l'homme, qui a pour objet l'homme sans distinction de race, de lieu et d'époque. Certes, l'anthropologie tient compte de ce qui relève de l'histoire, de préférence de la préhistoire. Mais ceci n'est qu'un moyen pour appréhender l'être humain aussi précisément que possible dans toutes ses nuances. La *Volkskunde* est une science historique et nationale (...). Son premier objectif est de mener une recherche sur un peuple particulier ; c'est seulement dans un second temps qu'elle peut et doit arriver à des observations et conclusions comparatives, qui concorderont au stade ultime avec celles de l'anthropologie. La *Volkskunde* et l'anthropologie servent finalement le même but. Mais alors que la première travaille dans des frontières étroites, la seconde opère dans un périmètre plus large, limité uniquement par les frontières du corps final »²¹.
- 10 Sans doute sommes-nous ici au cœur de ce que les contemporains de la production scientifique évoquée étaient incapables de thématiser et dont l'historiographie ultérieure, tout à d'autres tâches, ne s'est qu'occasionnellement emparée. Le texte fondateur est symptomatique de ce qu'est la *Volkskunde* : l'étude du peuple dans ses frontières. La question est de savoir quelles sont précisément les frontières dont parle ici K. Weinhold une vingtaine d'années après la création de l'Empire bismarckien.
- 11 Il faut s'arrêter sur l'adjectif « allemand » très souvent accolé au terme *Volkskunde*. L'ethnologie allemande n'est pas, contrairement à l'histoire, le pur produit de la brillante Université allemande. En effet, le terme « *deutsch* » est à comprendre au sens de germanophone puisque l'ethnologie est une discipline propre aux trois pays que sont l'Allemagne, l'Autriche, et, dans une moindre mesure, la Suisse germanophone, dont l'importance s'avèrera surtout décisive après la Seconde Guerre mondiale pour générer un discours dépourvu de contenu idéologique. L'ethnologie allemande se développe et s'institutionnalise dans le double cadre de la constitution réussie d'une nation,

l'Allemagne, mais aussi dans celui d'une défaite et d'un délitement progressif : celui de l'Empire autrichien.

- 12 Si la *Volkskunde* allemande cherchait avant tout son salut dans une émancipation nette de la philologie d'où provenaient nombre de ses membres, son pendant autrichien était soumis à d'autres contraintes, de nature politique. Outre l'anéantissement de Sadowa, l'opinion publique autrichienne avait été durablement marquée par le revers de l'unité italienne, dont l'ethnologie germanophone d'Autriche s'était fait l'écho et dont elle fera un cheval de bataille dans les années 1930. L'ethnologie autrichienne devait déployer ses efforts dans deux directions, pôles de l'alternative à laquelle elle devait se mesurer. Elle était confrontée à des ethnologies hétérogènes naissantes à l'intérieur de l'entité danubienne, qui la conduisirent à s'éloigner d'une approche purement anthropologique, mais devait également garantir les positions des germanophones qui constituaient désormais un quart de la population de l'ensemble habsbourgeois. Or l'ethnologie autrichienne se retrouvait dans ce cadre face à un second dilemme : était-elle une partie intégrante de la *Volkskunde* allemande ou une ethnologie autonome, la plupart de ses membres ayant été des partisans enthousiastes de la grande Allemagne ? Les archives et les correspondances n'ont été que peu exploitées pour montrer comment les questions territoriales ont été au cœur des enjeux de la *Volkskunde* depuis la guerre de succession des duchés du Schleswig et du Holstein jusqu'à la question de l'intégration de l'Alsace dans l'Empire allemand, à laquelle W. H. Riehl accordera tout son intérêt²². À Graz et Vienne se développent les thématiques qui feront ultérieurement florès dans les milieux scientifiques avec l'arrivée en 1899 de Rudolf Meringer à la chaire de sanskrit et de linguistique comparée ou l'inscription comme étudiant à l'Université de Vienne en 1902-1903 de Viktor von Geramb qui devait faire une carrière universitaire couronnée de succès²³. La première réunion des Sociétés d'anthropologie allemande et viennoise en avril 1894 devait souligner l'importance de l'Autriche pour l'histoire ultérieure de la discipline. Elle se tint à Innsbruck, « limite méridionale du territoire allemand ». Rudolf Virchow, secrétaire de la société d'anthropologie allemande, porta un toast au travail commun en soulignant l'importance du Tyrol du Sud pour la germanité dans son ensemble.
- 13 Le Tyrol qui, suite aux guerres de 1859 et 1866 et aux pertes de la Lombardie et de la Vénétie, était devenu région frontalière, menacée par les revendications « irrédentistes » des Italiens. Se considérant en position défensive, les habitants germanophones avaient appelé à l'unité régionale et avaient tenté de la fonder scientifiquement. Le mythe tyrolien tirait ses éléments du passé régional et s'était resserré autour de la figure mythique du paysan : sa situation juridique, sa pratique de l'autogestion politique (les libertés tyroliennes), sa capacité à se défendre et sa religiosité en faisaient un objet d'étude singulier. Cependant, nombre de ces caractères autochtones homogènes avaient été tout simplement inventés. Région relique menacée pour certains *Volkskundler* et source de jouvence pour la plupart, la région frontière entre deux aires linguistiques, deux sociétés et deux mondes était devenue un cas paradigmatique qui allait revenir de façon récurrente dans les préoccupations disciplinaires, avant d'en devenir la question centrale sous le Troisième Reich.
- 14 La *Volkskunde* prospérait de façon inquiète sur la question de la continuité de la nation allemande, inféodée à la question de l'espace et à la discontinuité de l'État allemand qu'induisait la solution choisie de la petite Allemagne. Sans doute n'est-elle pas, comme l'a souligné Thomas Nipperdey²⁴, une « étrange science purement allemande », mais l'un

des revers encore trop méconnus par l'historiographie des conséquences de Sadowa sur l'Allemagne des vaincus.

L'importance de l'historiographie contemporaine

- 15 Si l'on suit la problématique du lien entre peuple et territoire dans la constitution de l'identité allemande, on s'aperçoit aisément que la configuration discursive de la littérature ethnologique propre à la *Volkskunde* ne se constitue pas *ex nihilo*. Les études territoriales s'appuient sur des structures anciennes qui peuvent constituer un fil conducteur assez convaincant pour comprendre la manière dont la discipline s'est reconstituée, à partir de savoirs diffus et diffractés, dans le champ par ailleurs indéniablement novateur des sciences de la culture.
- 16 Quelques tentatives avaient été faites dans les années 1970 pour réinscrire la *Volkskunde* dans l'époque des Lumières et tenter de montrer qu'elle n'était en aucun cas une science *sui generis*. Ainsi Konrad Köstlin tente en 1977 de saisir les contours de la matrice de cette future science des Allemands appliquée aux Allemands²⁵. Remontant jusqu'au XVI^e siècle, il souligne le tournant historique qu'a constitué pour les États allemands la tâche d'assumer une fonction de police qui induit un ordre intérieur, une morale et une économie. Le *Volk* serait une catégorie historique décrivant une population cherchant par le rétrécissement de son horizon à dominer sa façon de vivre dans un cadre culturel artificiel et limité. L'acceptation de cette idée de la permanence du peuple sur un laps de temps de plus de deux siècles a une implication : le changement reste toujours périphérique, circonscrit à des occurrences marginales, une histoire écrite de la sorte faisant donc la part belle au monde rural et à la paysannerie. Ces sociétés figées se replient sur elles-mêmes ou magnifient leur situation à l'aide du mot culture, qui reflète les manifestations du temps aboli. Le mot culture devient alors ambigu. On reste le peuple et dans le peuple parce qu'il n'y a pas d'autre possibilité, le mot *Volk* contenu dans *Volkskunde* restant alors la marque et l'expression d'une situation de désolation.
- 17 Le second article est sans doute encore plus novateur en matière de questionnement. S'il s'avère que la généalogie de la *Volkskunde* se trouve ainsi confortée par ses liens tissés avec le territoire, et par extension avec le peuple compris au sens de population de ce territoire, elle ne peut dès lors faire l'impasse sur la seconde question de sa double appartenance aux domaines juridique et philologique. De quelle nature est la relation qui les relie logiquement et chronologiquement ? Wolf-Dieter Könenkamp scrute les origines de la *Volkskunde* en mettant également en perspective son ancrage dans la pensée du siècle des Lumières et la transition avec le passage à l'État-nation²⁶. L'auteur recense les auteurs principaux de ce qui constituera le socle de l'ethnologie allemande : L. Westenrieder, J. Grimm, W.H. Riehl. Cette recherche des ancêtres génériques n'est pas un mauvais principe en soi, surtout quand elle est conflictuelle, car elle met en relief des éléments déterminants d'une discipline kaléidoscopique, comme le démontre la querelle autour de Riehl²⁷. Pourtant il faut se demander ce que recouvrent ces débats et de quelle *Volkskunde* on parle : celle plutôt littéraire et issue de la germanistique, et dont la généalogie se rapporte plutôt celle des frères Grimm, du grammairien Bopp et du collectionneur de contes J. Meier ? Celle tournée vers les sciences sociales, qui aurait plutôt pour ancêtres G. Achenwall et Riehl ? Où se rejoignent-elles et comment ?
- 18 Tout en formulant l'une des questions lancinantes qui se posent à la discipline, W.-D. Könenkamp la laisse en suspens. Ces contributions étaient, au vu de la polarisation sur

l'historiographie du dévoiement de la *Volkskunde* dans les années 1930, passées relativement inaperçues, le faible nombre de représentants de la discipline ne permettant pas de se concentrer sur plusieurs sujets à la fois.

- 19 Sans doute l'historiographie contemporaine permet-elle mieux aujourd'hui de mettre en perspective ces perceptions disciplinaires. Les travaux des dernières années tant dans l'espace francophone avec Guillaume Garner ou germanophone avec Barbara Stollberg-Rillinger ont renouvelé avec bonheur la compréhension de l'importance du rapport au territoire pour toutes les constructions épistémologiques à partir de l'époque moderne²⁸.
- 20 Dans le contexte de destruction induit par la guerre de Trente Ans, G. Garner, dans son ouvrage de référence, montre comment les princes de la mosaïque territoriale allemande tentent de redresser démographiquement et économiquement leurs États en renforçant leurs administrations territoriales et en recourant à un personnel bureaucratique spécialisé pour accroître leur puissance, leur richesse et la félicité de leurs sujets. La notion du territoire y joue un rôle central, car elle permet de penser les liens entre l'État et l'économie dans ses dimensions spatiales fondamentales. En effet, pour les caméralistes, la richesse provient essentiellement de la production industrielle, dont l'essor n'est pas exogène et qui exige une organisation rationnelle du territoire. Est mise en évidence la proximité du caméralisme avec d'autres disciplines comme la statistique et la géographie, avec lesquelles se constitue au XVIII^e siècle le champ des sciences de l'État allemandes (*Staatswissenschaften*).
- 21 B. Stollberg-Rillinger quant à elle met en avant les structures politiques dans lesquelles se déploient ces théories : un Empire romain germanique qui n'est plus réellement une structure ayant du pouvoir, mais qui reste symboliquement le lieu du pouvoir. À l'intérieur de cette coquille vide émergent les monades des États-machines, dont le modèle de référence est naturellement la Prusse. Mais les apories d'une telle construction empruntant à la métaphorique mécanique vont progressivement faire naître un autre rapport à l'État et au territoire qui s'inscrit dans une mouvance organique.
- 22 La *Volkskunde* héritière de cette tension entre deux conceptions du territoire, finement élaborées en fonction de paramètres épistémologiques parfaitement identifiables, peut constituer une grille de relecture du non-dit permanent. L'ethnologie allemande a fait fi de cet aspect central qu'ont souligné pléthore de ses thuriféraires jusque dans les années 1950, incluant systématiquement les enjeux juridiques dans la définition de la discipline²⁹. Une telle relecture de l'histoire de la *Volkskunde* lui donne une cohérence qu'elle n'a pas lorsqu'on essaye, à la manière dont l'ont fait nombre de ses représentants, de la saisir selon un axe paradigmatique dans la totalité de ses objets et de ses champs d'investigation³⁰.

Une relecture du dispositif disciplinaire du siècle des Lumières

- 23 Si l'on accepte cette hypothèse, on sort assez aisément du simple cadre philologique en créant une réelle continuité sémantique entre les auteurs communément cités. Il en va ainsi pour deux des œuvres centrales auxquelles fait systématiquement appel l'histoire de la discipline : celles de Justus Möser et de Johann Gottfried Herder.
- 24 Le recours de la *Volkskunde* à J. Möser met en exergue le rapport entre tradition et modernité étatique³¹. En effet, l'auteur des *Chroniques d'Osnabrück* avait publié en juin

1790 un article intitulé « Sur le droit de l'humanité comme fondement de la constitution française », paru dans la prestigieuse revue *Berlinische Monatsschrift*³². Il y exprimait son scepticisme envers la Déclaration des droits de l'homme et la conception du droit qui lui était liée. J. Möser voyait dans l'invocation des droits de l'homme un héritage du christianisme fondant l'État sur une idée générale d'humanité qui induisait abstraitement l'idée d'égalité et conduisait à minorer toutes les différences et les privilèges acquis. Mais l'auteur des *Réflexions patriotiques* allait plus loin : il proposait de fonder, contrairement à la nouvelle philosophie des Lumières, les droits sur les us et coutumes propres aux particularismes locaux hérités de l'histoire : « Les théories modernes ont sapé tous les contrats établis, les privilèges et les libertés, les obligations et les prescriptions pour déduire à partir d'une formule unique la totalité des droits qui régissent la vie sociale³³ ». L'homme n'existait pas en tant qu'individu pour J. Möser. C'est en partant de l'émanation de réalités historiques que constituait la hiérarchie des ordres sociaux, qui imposaient droits et devoirs inégaux, que les hommes se façonnaient et prenaient toute leur dimension. Ils étaient le miroir d'un régime édifié par l'histoire.

- 25 La philosophie de l'histoire de Herder a été quant à elle qualifiée à juste titre de profondément apolitique. Le domaine du politique lui apparaît comme artificiel, inerte et inanimé, son propre idéal de communauté humaine se situant dans le domaine du naturel et se soustrayant aux catégories usuellement utilisées. Il oppose à la machine construite de toutes pièces qu'était l'État moderne les unités naturelles de patrie, de peuple et de nation, qui sont appréhendées en tant qu'individualités d'un rang supérieur et qui n'avaient pas dans un premier temps de caractère politique. Au contraire de l'État qui mobilise et instrumentalise tous ses membres pour réaliser un but qui se trouve hors de lui-même et que l'on nomme la félicité, la communauté naturelle se distingue par le fait que tout est à la fois moyen et but en soi, comme c'est le cas dans toutes les créations de la nature. Le sens du concept de nature chez J. G. Herder, dans lequel est subsumée la séparation entre l'esprit et la matière, est décisif pour la compréhension de son concept de philosophie de l'histoire et ses idéaux sociaux. L'État contrarie cet ordre naturel, le cours sinistre de l'histoire politique n'ayant que peu à voir avec l'histoire naturelle des nations à l'arbre généalogique très ramifié. Si les États tentent de se détruire mutuellement, il n'en va pas de même pour les peuples. La misère et le despotisme ne sont pas l'œuvre de la nature, mais de l'homme. La nature est à l'origine du seul lien social qu'est à ses yeux la famille. Dans le même temps, la sophistication croissante de l'État laisse de moins en moins de place à l'ordre naturel de sorte qu'il est de plus en plus difficile d'éviter la confrontation entre les hommes et les pouvoirs étatiques. Si l'État est une contradiction en soi dans la mesure où la détermination de l'individu autonome entre nécessairement en conflit avec sa fonction en tant que pièce de la machine étatique, d'autres passages dans l'œuvre du philosophe montrent que l'État et l'ordre naturel sont réconciliables lorsque le peuple et la nation se réalisent comme entités politiques.
- 26 Par son refus d'une catégorie regroupant moyen et fin qui caractériserait les relations humaines, Herder prépare l'opposition ultérieure entre mécanisme et organicisme sans toutefois se servir explicitement de ce couple.
- 27 On voit aisément quelle utilisation fait la *Volkskunde* de ces deux pensées majeures pour élaborer son approche du fait territorial autrement que dans les termes de l'étatisme prussien.

Les strates de construction de la *Volkskunde* au XIX^e siècle à la lumière des nouvelles problématiques

- 28 La question de la place des sciences camérales et de la territorialité, certes orientée par la relecture rétroactive de la question de l'unité allemande et de ses conséquences, permet d'aborder de manière différenciée l'épineuse question de la gestation de l'ethnologie allemande par le filtre des deux matrices philologique et statistique précédemment évoquées. La dernière tentative exhaustive a été celle d'Ingeborg Weber-Kellermann, qui recensait indistinctement l'ensemble des précurseurs de l'ethnologie allemande³⁴. On pourrait aujourd'hui relire l'opuscule en distinguant plusieurs groupes ayant des rôles fonctionnels très différents, dont les thématiques s'entrecroisent et s'entremêlent avec parfois beaucoup de profondeur.
- 29 La première catégorie des penseurs invoqués s'inscrit dans le courant philologique. Elle a pour fonction de définir le but vers lequel doit tendre l'ensemble du « peuple allemand », qui n'existe pas encore en tant que tel, à savoir le bonheur par l'adhésion à l'idée d'une nation commune. Sont alors convoqués dans un ordre chronologique l'ensemble des publicistes tels que Moritz Arndt, Ludwig Jahn, voire Fichte, intégré sans doute un peu rapidement à cette généalogie pour ses fameux *Discours à la nation allemande*. Ils produisent un discours performatif, qui traverse l'ensemble des couches de la société allemande et qui sera repris à l'envi par les *Volkskundler*, notamment sous la République de Weimar. Leur médiation a avant tout une visée téléologique qui, réinterprétée et remaniée dans ses prolongements ultimes, constituera le solide socle de l'idéologie de l'identité populaire et organique, le *Volkstum*.
- 30 L'histoire de la germanistique et la médiation des frères Grimm jouent un rôle central dans la production de ce que seront les aspirations scientifiques des premiers ethnologues allemands en Allemagne. Leur préférence pour la linguistique diachronique, dont ils sont les fondateurs, mais aussi leur immixtion dans les débats juridiques de leur temps, puisqu'il ne faut pas oublier qu'ils ont d'abord été élèves, puis amis de Friedrich Carl von Savigny, et leur participation aux réseaux politiques et universitaires berlinois les éloignent de la simple image de collecteurs de contes à laquelle sont attachés nombre de *Volkskundler*. Ils sont au cœur de la réalité scientifique de leur temps, comme le montrent les échanges avec Barthold Georg Niebuhr, et à l'origine de nombre de vocations où s'opère avec un certain talent le mélange des disciplines³⁵.
- 31 Il en va ainsi de Wilhelm Mannhardt (1831-1880), élève de Jakob Grimm, qui constitue un trait d'union entre les aspirations au renouveau philologique par la médiation de la mythologie et l'héritage en ligne droite des sciences statistiques. Grand lecteur de la *Mythologie allemande* dans sa jeunesse, il trouva dans l'Union des associations pour l'histoire ancienne le terrain propice à son travail. Il est resté célèbre pour le formulaire de trente-cinq questions qu'il envoya par milliers d'exemplaires en 1865 à partir de Dantzig dans toute l'Allemagne et les pays avoisinants et qui avait été intitulé « Demande à tous les amis de la vie populaire pour collecter les informations sur les coutumes agraires et les façons de récolter »³⁶. Il voulait établir avec une acribie jamais désavouée un recensement des traditions populaires, des légendes et des mythes région par région, voire village par village. Ne lui furent retournées que 2 500 réponses, parfois très détaillées, dont les conclusions servirent plus tard à l'élaboration de *l'Atlas de la Volkskunde allemande*. Le but était de délivrer la mythologie, source de son inspiration, de

toute spéculation en essayant de l'orienter selon une méthode propre aux sciences naturelles, dont il faut se souvenir qu'elles côtoyèrent longtemps la philologie au sein des mêmes facultés. Bibliothécaire à Dantzig, il se rendit même en 1864, 1866 et 1870 dans les camps de prisonniers pour distribuer son questionnaire aux Danois, Bavarois, Autrichiens et Alsaciens. Les premiers résultats furent dépouillés et évalués dès 1867 et donnèrent lieu à un opuscule détaillé sur les esprits propres aux régions où l'on cultive le seigle³⁷. Il publia en 1875 et en 1877 les deux volumes de son travail sur les cultes ruraux et sylvestres, dont James Frazer disait dans son livre principal *The Golden Bough* qu'ils avaient été une source majeure pour son œuvre³⁸. L'œuvre originale de W. Mannhardt constitue sans doute l'un des points d'agrégation des deux traditions et de la recomposition des savoirs. Il peut sembler d'ailleurs étrange qu'il ait été l'objet d'une relative indifférence scientifique en Allemagne, qui lui a été par ailleurs salutaire³⁹.

- 32 En effet, le sort des auteurs dans ce complexe peu structuré, car sujet aux aléas interprétatifs de la reconnaissance tardive et de la reconstruction épistémologique largement hypothéquée par l'histoire du Troisième Reich, prend des détours étranges. Ainsi le sort de Riehl témoigne-t-il de la difficulté de la discipline à sortir du contexte des années 70, dont il est devenu une métonymie. La discipline qu'est la *Volkskunde*, en voie de régression en nombre de chaires ou en transformation radicale qui la fait se tourner vers d'autres traditions comme l'ethnologie européenne ou l'anthropologie culturelle d'influence américaine, abandonne le terrain de sa propre histoire, laissant l'impression que la parenthèse des décennies précédentes s'est refermée. Il en va ainsi du cas du scientifique bavarois, qui ne mérite vraisemblablement ni l'opprobre dont on l'a couvert ni les louanges qu'on a pu lui adresser. Le débat a été formulé dans les termes les plus étranges qui ont radicalisé la figure jusqu'à en faire le père fondateur ou le fossoyeur de la *Volkskunde*.
- 33 Sans doute, Riehl traverse le siècle de part en part comme héraut de la territorialité bavaroise, mais n'accède pas à une notoriété au-delà des frontières de son pays d'origine, puisqu'il n'est recensé que deux fois avant 1870⁴⁰. Son travail se situe dans la lignée de ce qu'a pu produire la statistique descriptive de l'École de Göttingen. Dans *Le pays et les gens*, le premier tome de son œuvre majeure *L'histoire naturelle du peuple comme fondement d'une politique sociale*⁴¹, Riehl sépare l'Allemagne en trois parties. Il fait reposer son travail sur la méthode de l'étude itinérante, absolument innovante pour son époque. Le peuple n'est plus perçu selon la perspective élitiste d'un théoricien bourgeois, mais bien selon la volonté d'une observation participante qui décrit les gens dans leur biotope naturel. L'interprétation est toutefois conservatrice et motivée par une aspiration à fixer les cultures dans leur terroir. Ses impulsions novatrices donnent lieu à un tableau propice à la traditionnelle idylle de la germanité et de l'étude régionale, du sang paysan et de la patrie forestière. Il est néanmoins possible, à travers ce patriotisme local, de saisir un certain nombre de difficultés de l'Allemagne de son époque, à la manière par exemple dont il décrit le Westerwald, où les paysans avaient été paupérisés par la redistribution des terres communales.
- 34 Riehl est sans doute moins original que W. Mannhardt dans son approche des réalités régionales. Viktor von Geramb (1884-1958) en fit pourtant le père théorique de la *Volkskunde*, donnant ainsi à sa discipline une assise qui lui avait cruellement manqué. Mais au-delà de son œuvre considérable, l'essayiste bavarois jouait en fait un double rôle : le premier était de légitimer comme figure-clé un courant de pensée dont les chaires s'étaient multipliées dans les universités depuis le début des années 1920 ; le second était

plus implicitement de relier les deux espaces qu'étaient l'Allemagne de la République de Weimar et l'Autriche⁴². La Bavière, région intermédiaire entre les deux espaces germanophones, permettait d'opérer ce trait d'union entre les deux ethnologies et d'initier progressivement le rapprochement qui devait conduire à leur fusion quelques années plus tard. V. von Geramb, qui publiait depuis 1919 sur le sujet, se servit de Riehl comme figure métonymique pour faire valoir l'idée que la *Volkskunde* devait servir le caractère populaire de la germanité, sans que le professeur de Munich n'ait jamais parlé dans son œuvre de caractère populaire ou de race, mais simplement de personnalité du peuple⁴³. L'ethnologue autrichien plaidait pour une différenciation des composantes germaniques à l'intérieur d'un collectif populaire national qui devait les couronner comme une superstructure. Au regard de ces considérations, il est aisé de comprendre pourquoi H. Bausinger a pu voir dans une telle démarche une voie unique qui menait à une science raciale. Sans doute l'historiographie contemporaine permet-elle d'envisager une réécriture globale de l'histoire de la discipline libérée du débat majeur de sa nature organiciste au regard de nouvelles perspectives interprétatives.

NOTES

1. Jan Eckel, *Geist der Zeit. Deutsche Geisteswissenschaften seit 1870*, Göttingen : Vandenhoeck & Ruprecht, 2008, p. 12-34.
2. Georg I. Iggers, *Deutsche Geschichtswissenschaft*, Köln/ Weimar/ Wien : Böhlau, 1997.
3. Ferdinand Fellmann, *Lebensphilosophie. Elemente einer Theorie der Selbsterfahrung*, Reinbek : Rowohlt, 1993.
4. Wolfgang Brückner, « *Geschichte der Volkskunde-Versuch einer Annäherung für Franzosen* » in : Isac Chiva, Utz Jeggle (dir.), *Deutsche Volkskunde-Französische Ethnologie. Zwei Standortbestimmungen*, Frankfurt am Main/ New York : Campus, p. 105-127.
5. Ulli Kutter, « *Volks-Kunde – ein Beleg von 1782* » in : *Zeitschrift für Volkskunde*, 74, 1978.
6. Reinhard Schmook, Peter Assion, « *Von der Weimarer Republik ins Dritte Reich* » in : Wolfgang Jacobeit, Hannjost Lixfeld, Olaf Bockhorn (dir.) : *Völkische Wissenschaft. Gestalten und Tendenzen der Volkskunde in Deutschland und Österreich in der ersten Hälfte des 20. Jahrhunderts*, Köln/ Weimar/ Wien : Böhlau, 1994, p. 33-85.
7. Stefan Breuer, *Anatomie de la Révolution conservatrice*, Editions de la MSH, Paris, 1996.
8. Michael Fallbusch, Ingo Haar (unter Mitarbeit von Matthias Berg), *Handbuch der völkischen Wissenschaften*, München : Saur, 2008.
9. Heinz Maus, « *Zur Situation der Volkskunde* » in : Helge Gerndt (dir.), *Fach und Begriff « Volkskunde » in der Diskussion*, Darmstadt : Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1988, p. 25-40.
10. *Ein Aufklärer des Alltags : der Kulturwissenschaftler Hermann Bausinger im Gespräch mit Wolfgang Kaschuba, Gudrun M. König, Dieter Langewiesche und Bernhard Tschöfen ; mit einem Vorwort von Bernd Jürgen Warneken*, Köln/ Weimar/ Wien : Böhlau, 2006.
11. Franz Gress, *Germanistik und Politik. Kritische Beiträge zur Geschichte einer nationalen Wissenschaft*, Stuttgart/ Bad Cannstatt : Holzboog, 1971.
12. Manuela Fischer, Peter Bolz, Susan Kamel (dir.), *Adolf Bastian and His Universal Archive of Humanity, The Origins of German Anthropology*, Hildesheim/ New York/ Zürich : Olms, 2007.

13. Céline Trautmann-Waller (dir.), *Quand Berlin pensait les peuples. Anthropologie, ethnologie et psychologie (1850-1890)*, Paris : CNRS Éditions, 2004.
14. George W. Stocking, Jr., *Volksgeist as Method and Ethic : Essays on Boasian Ethnography and the German Anthropological Tradition*, Madison Wis. et al. : University of Wisconsin Press, 1996.
15. Jörn Rüsen, « Die Kraft der Erinnerung im Wandel der Kultur. Zur Innovations- und Erinnerungsfunktion der Geschichtsschreibung » in : Bernard Cerquiglini, Hans Ulrich Gombrecht (dir.), *Der Diskurs der Literatur- und Sprachgeschichte : Wissenschaftsgeschichte als Innovationsvirgabel*, Frankfurt am Main : Suhrkamp, 1983, p. 29-46.
16. Uwe Mewes, *Ausgewählte Beiträge zur Geschichte der Germanistik und des Deutschunterrichts im 19. und 20. Jahrhundert*, Hildesheim : Weidmann, 2004.
17. Richard M. Meyer, « Die Anfänge der deutschen Volkskunde » in : *Zeitschrift für Kulturgeschichte*, N. F. 2, 1895, p. 142.
18. Edouard Veckenstedt, « Die Volkskunde nach Wesen, Zweck und Bedeutung » in : *Literarisches Jahrbuch*, 1, 1891.
19. Eugen Mogk, « Die Bestrebungen auf dem Gebiete der Volkskunde und ihre geschichtliche Entwicklung » in : *Mitteilungen des Vereins für Sächsische Volkskunde*, 1/1889.
20. Adolf Hauffen, *Einführung in die deutsch-böhmische Volkskunde nebst einer Bibliographie*, Praha : Calve, 1896.
21. Karl Weinhold, « Was soll die Volkskunde leisten ? » in : *Zeitschrift für Völkerpsychologie und Sprachwissenschaft*, 20, 1891, p. 3.
22. Andrea Zinnecker, *Romantik, Rock und Kamisol, Volkskunde auf dem Weg ins Dritte Reich. Die Riehl Rezeption*, Münster/New York : Waxmann, 1996, p. 245-252.
23. On peut se référer à deux excellents articles de Reinhard Johler, « Innsbruck : Zur Entstehung von Volkskunde an der Sprachgrenze » et « Geschichte und Landeskunde : Innsbruck » in : W. Jacobeit, H. Lixfeld, O. Bockhorn (dir.) : *Völkische Wissenschaft, op. cit.*, p. 407-415 et p. 449-462.
24. Thomas Nipperdey, « Die anthropologische Dimension der Geschichtswissenschaft » in : Id., *Gesellschaft, Kultur, Theorie, Gesammelte Aufsätze zur neueren Geschichte*, Göttingen : Vandenhoeck & Ruprecht, 1976, p. 42.
25. Konrad Köstlin, « Feudale Identität und dogmatisierte Volkskultur » in : *Zeitschrift für Volkskunde*, 1977, p. 216-233.
26. Wolf-Dieter Könenkamp : « Volkskunst und Statistik » in : *Zeitschrift für Volkskunde*, 84, 1988, p. 1-25.
27. *Jahrbuch für Volkskunde*, Band 1-3, 1978-1980.
28. Guillaume Garner, *État, économie, territoire en Allemagne, l'espace dans le caméralisme et l'économie politique 1740-1820*, Paris : éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, 2005 ; Barbara Stollberg-Rilinger, *Der Staat als Maschine. Zur politischen Metaphorik des absoluten Fürstenstaats*, Berl in : Duncker & Humblot, 1986.
29. Dans un texte canonique sur la refondation de la *Volkskunde*, Hans Moser, le grand ethnologue suisse, évoque explicitement cet aspect du droit territorial : Hans Moser, « Gedanken zur heutigen Volkskunde. Ihre Situation, ihre Problematik, ihre Aufgaben » in : *Bayerisches Jahrbuch für Volkskunde*, 1954.
30. C'est ainsi que pratique H. Bausinger dans l'un des seuls ouvrages, malheureusement déjà daté, existant sur le sujet en français : Hermann Bausinger, « *Volkskunde* » ou *l'ethnologie allemande*, Paris : éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 1993.
31. Jean-Louis Georget, « Du caméralisme à la *Volkskunde* : Justus Möser à la croisée des disciplines » in : *Lendemains*, n° 125, 32, 2007, p. 64-76.
32. Justus Möser, « Ueber das Recht der Menschheit, als den Grund der neuen Französischen Konstitution » in : *Berlinische Monatsschrift*, 15, 1790.
33. *Ibid.*

34. Ingeborg Weber-Kellermann, *Deutsche Volkskunde zwischen Germanistik und Sozialwissenschaften*, Stuttgart : Metzler, 1969.
 35. Uwe Sewes, « Barthold Georg Niebuhrs Vorschläge zur Begründung einer wissenschaftlichen Disziplin « Deutsche Philologie » (1812-1816) » in : *Zeitschrift für deutsche Philologie*, 104, 1985, p. 321-356.
 36. « Bitte an alle Freunde des Volkslebens, über die alten agrarischen Gebräuche und Erntesitten Erkundigungen einzuziehen ».
 37. Wilhelm Mannhardt, *Roggenwolf und Roggenhund, Beitrag zur germanischen Sittenkunde*, Gdansk : Verlag von Konstantin Ziemssen, 1866.
 38. J. G. Frazer, *The Golden Bough, A Study in Comparative Religion*, London/ New York : MacMillan & Co, 1894.
 39. Le travail monographique le plus important lui ayant été consacré reste le travail de doctorat d'Ingeborg Weber-Kellermann, *Erntebrauch in der ländlichen Arbeitswelt des 19. Jahrhunderts. Auf Grund der Mannhardt-Befragung in Deutschland von 1865*, Marburg, 1965 (thèse).
 40. A. Zinnecker, *Romantik*, op. cit., p. 108.
 41. Wilhelm Heinrich Riehl, *Land und Leute*, in : Id., *Die Naturgeschichte des Volkes als Grundlage einer deutschen Sozialpolitik*, vol. 1, Stuttgart : Cotta, 1854.
 42. Reinhard Johler intervenait le 23 mars 2004 dans le cadre du séminaire du CRIA-EHESS « L'Allemagne à l'épreuve de la Volkskunde » pour traiter de l'histoire de la Volkskunde autrichienne.
 43. A. Zinnecker, *Romantik*, op. cit., p. 159.
-

AUTEUR

JEAN-LOUIS GEORGET

Jean-Louis Georget est maître de conférences à l'Université Paris XIII – Villetanneuse et chercheur membre du Centre de Recherches Interdisciplinaires sur l'Allemagne (CRIA-EHESS). Il fut lauréat de la bourse « Gabriel Monod » en 2008.